Livraison 2ème | 5e SÉRIE. | Tome 2.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MARS 1895.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **M. G. WHARTON,** 5 rue Carondelet.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 112, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.
1895.

Nouvelle-Orléans, 1er Mars 1895.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 11 Janvier 1895.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Le Président annonce que l'ordre du jour prescrit le renouvellement du bureau.

Les membres suivants sont élus à l'unanimité :

M. le Prof. Alcée Fortier, président.

M. le Dr. Gustave Devron, 1er vice-président.

M. Gaston Doussan, 2nd vice-président.

M. Edgar Grima, sous-secrétaire.

MM. Fortier, Devron et Doussan remercient leurs collègues et promettent de faire tout en leur pouvoir pour arriver au but que s'est proposé l'Athénée, et conserver en Louisiane la belle langue française.

Le Président nomme les membres suivants comme devant composer le comité de rédaction :

Le Président et le Secrétaire perpétuel (ex-officio) et MM. G. B. d'Anglade, Edgar Grima, Gaston Doussan et M. le Dr. Gustave Devron.

M. le Dr. Devron promet, pour la prochaine réunion, un travail sur Menendez.

L'ajournement est prononcé.

Séance du 25 Janvier 1895.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 11 janvier.

Le secrétaire montre à ses collègues un ouvrage de M. Edmond Héraux, intitulé : " Fleurs de Mornes, Poésies ". Sur la première page l'auteur a écrit de sa main les mots suivants :

" Hommage à l'Athénée Louisianais.
" En souvenir de sa bienveillance envers l'auteur

Signé : Edmond Heraux."

" A Port au Prince (Haïti), le 28 décembre 1894."

L'Athénée est très reconnaissant à M. Héraux de son gracieux envoi, et le secrétaire est prié de lui exprimer les remercîments de la société.

M. C. C. Delhommer lit un petit poème ayant pour titre: " Wilfred ".

Une grande partie de la soirée est prise par M. le Dr. Gustave Devron qui parle de Menendez. Le Docteur donne lecture d'un travail comparatif très intéressant, sur les différents auteurs qui se sont occupés de Menendez, et analyse tout particulièrement l'ouvrage de Eugenio Ruidaz y Caravia : " La Florida, su conquista y colonization por Pedro Menendez de Avilés," dans lequel l'auteur s'efforce de réhabiliter la mémoire du navigateur espagnol, mais qui, d'après le Dr. Devron, ne prouve rien.

L'ajournement est prononcé.

L'HISTORIEN CHARLES GAYARRÉ.

Charles Gayarré, l'historien de la Louisiane, est mort le 11 février 1895. Il était né à la Nouvelle-Orléans le 9 janvier 1805 et il avait, par conséquent, atteint le grand âge de quatre-vingt-dix ans. Son grand-père paternel vint en Louisiane en 1766 avec le gouverneur espagnol Antonio de Ulloa et occupa dans la colonie le poste de *Contador Real.* Son grand-père maternel était Etienne de Boré, qui naquit à Kaskaskia, aux Illinois, fut mousquetaire de Louis XV, et fut le premier qui réussit à fabriquer du sucre en Louisiane avec profit. M. Gayarré fut élevé au collège d'Orléans, à cette époque une excellente institution de la Nouvelle-Orléans. Il était très instruit, et il parlait et écrivait parfaitement le français, l'anglais et l'espagnol. Il fut admis au barreau en 1828 et s'occupa, de bonne heure, de politique. Il fut élu à la Législature de l'Etat en 1830,

fut nommé avocat général peu après, juge de la cour de ville en 1832, puis en 1835 il fut élu sénateur au Congrès des Etats-Unis. L'état de sa santé ne permit pas à M. Gayarré de remplir les hautes fonctions auxquelles il était appelé et il partit pour l'Europe et y resta huit ans. A son retour en Louisiane en 1843 il fut élu membre de la Législature en 1844, et ré-élu en 1846. Cette même année il fut nommé secrétaire d'état et occupa ce poste pendant sept ans. C'est alors qu'il rendit les plus grands services à la Louisiane. Il enrichit la bibliothèque de l'Etat d'un grand nombre d'excellents ouvrages et fit l'important recueil de documents historiques qui se trouvent à la bibliothèque de la Société Historique. Jusqu'à l'extrême vieillesse M. Gayarré continua à s'intéresser aux questions politiques et il s'opposa toujours aux fraudes et à la corruption. Il fut loyal et honorable, et fut un politique et non un politicien.

M. Gayarré occupa d'importantes fonctions publiques, mais c'est comme écrivain qu'il est plutôt connu. Il écrivit l'histoire de la Louisiane en français en un volume en 1830, puis il récrivit cette histoire en français en deux volumes en 1846. Son principal titre de gloire, cependant, est son histoire de la Louisiane en anglais, dont la deuxième édition publiée en 1885, est en quatre forts volumes. Cette œuvre est un monument élevé à la Louisiane par un fils patriote et dévoué. Espérons, comme l'a si bien dit Monseigneur Janssens, que l'état natal de Gayarré lui érigera un jour une statue. Il en est bien digne, tant par son caractère que par son mérite littéraire. Il est, sans contredit, l'homme de lettres le plus distingué qu'ait produit la Louisiane, et dont les ouvrages sont le plus utiles. Il fut un des fondateurs de la Société Historique de l'Etat et en fut le Président

pendant vingt-huit ans. Sa mort est une grande perte, car quoique très âgé, il avait conservé intactes ses facultés intellectuelles, et sa conversation était intéressante et des plus instructives. Il avait les manières raffinées de l'ancien régime et sa courtoisie était parfaite. Il s'intéressait à la jeunesse et donnait d'excellents conseils à ceux qui venaient lui demander aide et encouragement.

Outre son histoire de la Louisiane M. Gayarré a écrit une histoire de Philippe II d'Espagne, où le caractère du sombre tyran de l'Escurial est tracé de main de maître. Il publia aussi deux romans historiques, " Fernando de Lemos " et "Aubert Dubayet ". On a beaucoup admiré les scènes de cimetière du premier ouvrage et l'éloquence du second. M. Gayarré savait aussi bien l'histoire de France que celle de la Louisiane, et dans son " Aubert Dubayet " il nous présente un tableau frappant des scènes de la Constituante et de la carrière prodigieuse de Mirabeau.

M. Gayarré écrivit aussi deux amusantes et spirituelles comédies, " The School for Politics " et "Dr. Bluff in Russia " et un nombre infini d'articles de revues et de journaux. Il était infatigable et travailla jusqu'à ce qu'il eût près de quatre-vingt-dix ans. Il donna ainsi un exemple bien louable d'énergie et de courage. Il laisse un grand roman inédit imité de l'espagnol, dont il lut un chapitre à l'Athénée sous le titre, " Une porte cachée de l'Alcazar ". Il contribua plusieurs fois à nos travaux et publia dans notre journal deux articles importants, " Esquisse de la vie de John Rutledge " et " Cession de la Louisiane aux Etats-Unis". Il nous donna aussi une intéressante conférence à une séance publique le 25 janvier 1885, "la Race Latine en Louisiane". Les membres de l'Athénée aimaient et admiraient M. Gayarré et ils regrettent sincèrement sa mort. Je désire reproduire ici un billet que je

reçus de lui en 1889 et qui est réellement charmant.

"Nouvelle-Orléans, 6 mars 1889.

" Mon cher Monsieur Fortier,

" Comme, suivant le cours de la nature, je ne puis tarder de partir pour un monde plus ou moins agréable que celui-ci, un de mes amis, en prévision de cet événement, m'a demandé des notes biographiques sur mon compte, que je lui ai fournies. Il en est résulté une brochure qui a été publiée pour circulation privée, et dont je vous prie d'accepter un exemplaire comme souvenir. C'est presque une carte de P. P. C.

" Votre tout dévoué compatriote,

" CHARLES GAYARRÉ."

Espérons que les Louisianais se rappelleront longtemps l'illustre vieillard dont la vie fut si bien remplie et qui fit honneur à la Louisiane et aux Etats-Unis.

ALCÉE FORTIER.

GEORGE SAND.

Suite et Fin.

Pendant que George Sand produisait ses romans à thèses, elle écrivit en 1846 " la Mare au Diable, " où elle inaugura sa troisième manière, l'idylle poétique et pure, sans souci de systèmes d'aucun genre. Déjà dans " Jeanne " (1844), elle était revenue aux scènes champêtres et avait fait d'admirables descriptions de la campagne. Nous nous intéressons infiniment à l'héroïne du roman, cette jeune fille que nous rencontrons endormie

près des pierres Jomâtres, et à qui les trois jeunes gens font des souhaits en lui mettant chacun une pièce de monnaie dans la main. Nous admirons la douceur, la fierté de Jeanne, mais bientôt la jeune fille des champs devient trop, comme on l'a dit, une Jeanne d'Arc et une Velléda, et sa mort nous touche moins que si elle fût restée simple pastoure comme la petite Marie de "la Mare au Diable." Voilà un véritable chef-d'œuvre, cette simple histoire de Germain, le fin laboureur, c'est une géorgique qui serait unique dans la littérature française, si nous n'avions pas aussi "François le Champi" et "la Petite Fadette."

L'auteur nous fait d'abord la description du tableau d'Holbein représentant la mort courant à côté d'un vieux laboureur en haillons, qui conduit un attelage maigre et exténué, dans un champ stérile. Nous voyons ensuite le contraste de cette scène : c'est un homme jeune et vigoureux conduisant une charrue traînée par quatre paires de bœufs splendides qu'aiguillonne un jeune garçon frais et rosé. Il n'y a rien de plus gracieux que cette description du labour, et nous aimons Germain, rien qu'à le voir si gai à son travail et jetant des regards d'amour sur son fils, le petit Pierre. Nous écoutons avec intérêt la conversation de Germain et de son beau-père qui l'engage à se remarier et qui l'envoie trouver la Catherine, riche veuve, qui demeure à Fourche. Germain part sur la Grise ayant en croupe la petite Marie qui va se placer au village voisin. Elle a déjà seize ans, mais Germain ne l'a jamais regardée et la considère comme une enfant. Sur la route ils prennent le petit Pierre, et la Grise ne s'aperçoit pas du fardeau qu'elle porte.

"En passant devant le pré-long, elle aperçut sa mère, qui s'appelait la vieille Grise, et elle hennit en signe d'adieu. La vieille Grise s'approcha de la haie en faisant

résonner ses enferges, essaya de galoper sur la marge du pré pour suivre sa fille; puis, la voyant prendre le grand trot, elle hennit à son tour, et resta pensive, inquiète, le nez au vent, la bouche pleine d'herbes qu'elle ne songeait plus à manger."

Comme ces lignes sont naturelles et vraies, ainsi que la conversation entre Germain et la petite Marie. Celle-ci a eu tant de prévoyance, elle s'est montrée si douce pour le petit Pierre que le fin laboureur se prend à l'aimer et lui demande de l'épouser. Marie lui répond avec sagesse qu'elle est trop pauvre et trop jeune pour lui qui a vingt-huit ans, et pendant qu'ils sont égarés dans les bois qui entourent la mare au Diable, elle fait du feu, prépare le souper pour le père et l'enfant et s'endort tranquillement, après avoir endormi petit Pierre et lui avoir fait dire sa prière. Au jour Germain reconnaît la route et il se rend à Fourche chez la Catherine, et Marie accompagnée de petit Pierre, va aux Ormeaux chez son nouveau maître. La description de la coquette de village, à qui tout le monde fait la cour et qui ne se décide pour aucun des prétendants afin d'avoir le plaisir de les conserver tous, est très amusante. Germain ne peut se décider à ce rôle de soupirant et s'en retourne bien triste en pensant à la petite Marie. Il la rencontre en route fuyant le fermier grossier chez qui elle devait travailler. Il punit le maître brutal et indigne et il ramène la petite Marie chez elle. De retour chez son beau-père Germain se remet au travail, mais il ne rit plus, il ne cause plus, et lorsque sa belle-mère, la mère Maurice, lui demande ce qu'il fera s'il ne peut se guérir de son amour, il répond :

"Toute chose a son terme, mère Maurice : quand le cheval est trop chargé, il tombe, et quand le bœuf n'a rien à manger, il meurt."

La vieille l'engage alors à aller voir encore une fois la petite Marie, et la conversation entre eux a tant de charme que nous tenons à en citer la fin :

" Germain parlait comme dans un rêve sans entendre ce qu'il disait. La petite Marie tremblait toujours, mais comme il tremblait encore davantage, il ne s'en apercevait plus. Tout à coup elle se retourna ; elle était tout en larmes et le regardait d'un air de reproche. Le pauvre laboureur crut que c'était le dernier coup, et, sans attendre son arrêt, il se leva pour partir ; mais la jeune fille l'arrêta en l'entourant de ses deux bras, et cachant sa tête dans son sein :— Ah ! Germain, lui dit-elle en sanglotant, vous n'avez donc pas deviné que je vous aime ? "

Les noces du fin laboureur et de la petite Marie se firent avec grandes réjouissances et l'on n'oublia en les célébrant aucune des coutumes du pays. Ce petit roman est un pur joyau et nous devons remercier l'auteur de n'avoir obéi qu'à sa poétique imagination et au sentiment de la nature.

Nous trouvons le même charme dans 'la Petite Fadette' (1848), et 'François le Champi' (1850). Y a-t-il rien de plus intéressant que l'amitié des deux bessons, Landry et Sylvinet, l'un fort et courageux, l'autre faible et doux et jaloux de la Petite Fadette ? C'est une charmante fille, cette Fanchon Fadet, elle a grand cœur et grand sens : elle était trop garçon, trop indifférente à la toilette quand elle chantait de sa petite voix douce :

" Fadet, fadet, petit fadet,
Prends ta chandelle et ton cornet :
J'ai pris ma cape et mon capet,
Toute follette a son follet."

L'amour qu'elle éprouve pour Landry la transforme en une jeune fille modeste, et le père Barbeau est heu-

reux de lui donner son fils quand il apprend qu'elle est devenue belle, réservée et riche. Quant à Sylvinet il est d'abord désespéré du mariage de son besson, mais la petite Fadette le guérit et il part comme soldat, car

"Notre Fanchon, dit la mère Barbeau, est trop grande charmeuse, et tellement qu'elle avait charmé Sylvinet plus qu'elle ne l'aurait souhaité."

François le Champi, l'enfant trouvé, nous intéresse autant que Germain, le fin laboureur, et Landry, le besson. Quelle gratitude il éprouve pour Madeleine Blanchet, quel amour pour elle et son petit Jeannie! Comme il est courageux quand il faut lui venir en aide, et comme il tremble quand il veut lui demander d'être sa femme, cependant

"Il faut croire qu'il parla très bien et que Madeleine n'y trouva rien à répondre, car ils y étaient encore à minuit, et elle pleurait de joie, et il la remerciait à deux genoux de ce qu'elle l'acceptait pour son mari."

Lorsqu'on parle de George Sand on se rappelle trop l'auteur d'"Indiana' parcourant le quartier Latin en habits d'homme; on devrait voir un peu plus la châtelaine de Nohant et ne pas oublier ce qu'elle dit d'elle-même:

"L'individu nommé George Sand cueille des fleurs, classe ses herbes, coud des robes et des manteaux pour son petit monde, et des costumes de marionnettes, lit de la musique, mais surtout passe des heures avec ses petits-enfants."

Voilà le portrait d'une bonne vieille grand'mère et non pas de Lélia.

"Elle a été souverainement gracieuse et aimable," dit M. Emile Faguet, "depuis qu'elle a perdu l'habitude de se déguiser en homme."

Ses œuvres, à partir de 'François le Champi' (1850), continuèrent à être gracieuses et aimables. C'est une

quatrième manière, mais qui tient à la troisième, ce sont encore des idylles, mais les scènes ne sont pas toutes rustiques. Citons les 'Maîtres Sonneurs,' admirable ouvrage que l'on peut comparer à 'la Mare au Diable,' 'Valvèdre,' 'l'Homme de Neige,' la 'Confession d'une jeune fille,' 'Mademoiselle Merquem,' Jean de la Roche,' 'Mont-Revêche,' et prenons comme types des œuvres de la dernière manière, 'les Beaux Messieurs de Bois-Doré' et le 'Marquis de Villemer.'

Transportons-nous au commencement du XVIIe siècle, soyons un moment contemporains de Louis XIII, de Luynes, de Richelieu, du troisième Condé, lisons l''Astrée' avec eux, prenons notre épée et nos pistolets et allons en Berry. Là, non loin du gigantesque château de Condé, nous trouverons un petit castel seigneurial, c'est la demeure de M. le marquis de Bois-Doré. Compagnon fidèle du Béarnais, celui-ci a donné un titre à un gentilhomme de petite noblesse qui, dans une excursion, a su trouver une poule pour le souper de son roi affamé. M. de Bois-Doré s'est enrichi à la guerre, mais il est essentiellement bon, et surtout chevaleresque, et ses vassaux l'adorent. Il a tant lu l''Astrée' qu'il connaît par cœur le chef-d'œuvre de d'Urfé et il s'imagine être resté jeune, quoiqu'il soit né sous le règne d'Henri II. Son fidèle Adamas lui fait tous les jours une toilette mystérieuse: il lui met une perruque blonde, du rouge sur les joues, des habits de soie tout couverts de rubans, tels qu'en portent les jeunes seigneurs de la cour, et le beau marquis de Bois-Doré part dans son lourd carrosse pour rendre visite à sa voisine, Lauriane de Beuvre, jeune veuve de quatorze ans. M. le marquis veut se marier et demande la main de Lauriane qui lui dit d'être constant pendant sept ans et qu'elle lui donnera réponse. Pendant ce temps une

Morisque et un petit garçon arrivent au château de Bois-Doré, et le marquis découvre que l'enfant est le fils de son frère disparu depuis longtemps. Il apprend aussi que l'assassin de son frère est son hôte, l'élégant cavalier, M. d'Alvimar. Il accompagne celui-ci sur la grande route, et là, en présence de son parent, Guillaume d'Ars, il donne un grand coup d'épée à M. d'Alvimar. Il reconnaît alors son neveu, et le fait habiller comme lui, il le mène rendre visite aux seigneurs du voisinage, et partout où ils passent, chacun court pour admirer les beaux messieurs de Bois-Doré.

Le père de Lauriane va rejoindre les huguenots de la Rochelle et elle vient demeurer chez le marquis, qui ne pense plus à l'épouser depuis qu'il a trouvé un héritier. Là ils sont heureux quelque temps, et Mario de Bois-Doré reçoit les leçons du savant Lucilio, ancien compagnon du célèbre Bruno, et torturé avec lui. Le petit garçon est beau et gracieux, dévoué et brave, et quand le château de son oncle est assiégé par les reîtres du capitaine Macabre et par les Bohémiens, il se bat fort bien et sauve la vie de son oncle. Il grandit et aime la gentille Lauriane, mais celle-ci le trouve trop jeune et ils sont séparés pendant plusieurs années. Nous revoyons Mario, à l'âge de dix-neuf ans, combattant au Pas de Suze dans l'armée de Louis XIII et se faisant bienvenir du cardinal. Le vieux marquis de Bois-Doré est toujours à côté de son neveu au plus fort du danger, et nous les retrouvons encore ensemble, lorsque Lauriane consent à devenir la femme de son ami d'enfance. 'Les Beaux Messieurs de Bois-Doré' est une œuvre exquise et nous regrettons que George Sand n'ait pas écrit plus de romans historiques. Elle ne se contente pas de raconter un grand nombre d'aventures extraordinaires, mais elle se pénètre de l'esprit de l'é-

poque et fait parler ses personnages comme on parlait de leur temps. Elle fait un portrait frappant du père du grand Condé, cet homme rapace, incompétent et vil, indigne de son grand-père, le compagnon d'Henri IV, et de son fils, le vainqueur de Rocroy. Citons quelques lignes pour faire voir le style historique de George Sand:

"Le roi et le cardinal gravissaient la montagne en dépit d'un froid rigoureux. On hissait le canon à travers les neiges. C'était une de ces grandes scènes que le soldat français a toujours su si bien jouer dans le cadre grandiose des Alpes, sous Napoléon comme sous Richelieu, et sous Richelieu comme sous Louis XIII, sans s'amuser à faire dissoudre les roches, comme on l'attribue au génie d'Annibal, et sans employer d'autre artifice que la volonté, l'ardeur et la gaieté intrépides."

Nous ne voulons pas faire ici l'analyse du 'Marquis de Villemer,' nous désirons appeler l'attention sur l'observation exacte des manières du grand monde, sur les conversations si intéressantes entre la vieille marquise, spirituelle et bonne mais entichée de sa noblesse, et Caroline de St. Geneix, si loyale, si belle et si énergique. Les caractères des deux frères sont bien tracés, le duc d'Aléria, débauché mais cœur bon, et le marquis de Villemer, savant, désintéressé, délicat. Caroline se fait aimer du marquis sans le vouloir, mais le fuit pour qu'il ne désobéisse pas à sa mère. Elle quitte Paris et se réfugie dans le Vélay, dont l'auteur fait une agréable description. On y voit le grand château de Polignac, on y rencontre le paysan taciturne et honnête, on suit le marquis dans sa course à travers la neige, on le voit tomber, on le croit perdu, mais non, Caroline ne peut plus résister à son amour, elle sauve celui qu'elle aime, elle veut partager sa vie, et la vieille marquise consent à leur mariage.

Dans 'le Marquis de Villemer' George Sand fait une fine étude psychologique et raconte une charmante histoire d'amour. Nous voudrions parler encore de quelques autres de ses romans que nous avons lus avec tant de plaisir, des 'Maîtres Mosaïstes,' de 'Teverino,' du 'Château des Désertes.' Nous dirons seulement qu'en lisant le 'Château des Désertes' on peut se rendre compte du grand amour de George Sand pour le théâtre. Elle aimerait à jouer ses pièces avec mystère, la nuit, quand les passants sont intrigués par le bruit des voix, par la lumière qui filtre à travers les volets mal fermés. En réalité, cependant, c'est devant tous ses amis qu'elle joue à Nohant, avec son fils et ses intimes, les pièces qu'elle a composées, simples marionnettes quelquefois. Elle écrivit beaucoup pour le théâtre, mais sans grand succès. On joue encore, néanmoins, 'le mariage de Victorine,' inspiré par 'le Philosophe sans le savoir' de Sedaine, et 'le Marquis de Villemer.'

En 1869 George Sand disait qu'elle avait gagné avec sa plume un million de francs, mais qu'elle n'avait mis de côté que vingt mille francs pour acheter de la tisane, si elle était malade Elle était très généreuse et, bonne patriote, elle souffrit beaucoup des malheurs de la France pendant la guerre de 1870. Elle vécut assez longtemps, cependant, pour voir son pays se relever de ses désastres, et ses dernières années furent calmes et heureuses. Elle mourut le 8 juin 1876 et ses derniers mots furent: "Ne touchez pas à la verdure." Son esprit poétique suivait ses gentilles pastoures dans les traînes ombragées, et son âme s'envola portée doucement par la petite Marie et la petite Fadette.

ALCÉE FORTIER.

QUELQUES MOTS SUR PAUL BOURGET.

Notes biographiques prises dans le Dictionnaire Universel des Contemporains, nouvelle édition — 1893.

" Monsieur Paul Bourget, poète et romancier français, né, à Amiens, le 2 septembre 1852, est le fils d'un savant mathématicien devenu recteur des académies d'Aix et de Clermont. Il fit ses études au lycée de cette dernière ville et au collège Saint-Barbe à Paris, où il obtint un deuxième prix d'honneur de rhétorique au concours général de 1870. Reçu licencié ès-lettres en 1872, après un brillant examen, il suivit encore pendant un an les cours de l'Ecole des hautes études. Cependant intimement lié avec Messieurs Richepin, Bouchor et quelques autres littérateurs d'avenir, il s'initia, dans cette société, aux idées et aux sentiments de la nouvelle école et prit un goût de plus en plus prononcé pour la carrière littéraire à laquelle il allait se consacrer extensivement.

Collaborateur, depuis 1872, du journal la Renaissance, il fit accepter, l'année suivante, à la Revue des Deux Mondes, un article sur le roman réaliste et le roman piétiste. (15 juillet 1873.)

En 1874 il débuta par un premier volume de poésies, la Vie inquiète, où se marquent déjà les tendances psychologiques graves et plus ou moins pessimistes, qui se développeront dans ses autres ouvrages. Ce début fut suivi d'un poème, Edel (1878) et d'un second recueil de vers, les Aveux (1882.) Il délaissa alors la poésie pour le roman, où il porta l'impressionnabilité délicate d'une âme qui veut garder jusque dans la sensualité le sentiment poétique et se montra, comme il le dit

lui-même, "maniaque de psychologie et amoureux passionné de l'analyse." Il se livrait en même temps à des études de métaphysique sentimentale et à des essais de critique littéraire sur des écrivains qui, comme Stendhal, lui avaient servi de modèles. M. P. Bourget qui, dans l'un et l'autre de ces deux genres, est devenu l'un de nos prosateurs les plus goûtés, a été décoré de la Légion d'honneur le 14 juillet 1886."—(VAPEREAU, Dictionnaire Universel des Contemporains.)

. . . .

Après avoir lu un des ouvrages de nos sommités littéraires actuelles, nous éprouvons la même sensation qu'au sortir d'une salle d'hôpital où nous aurions assisté à une douloureuse opération chirurgicale, si vous le préférez, à l'examen anatomique de quelque pauvre mort.. aimé.

La plume de nos contemporains ne sonde-t-elle pas avec une aussi terrible précision les plaies morales de l'humanité souffrante que le scalpel de l'opérateur la blessure aiguë du moribond livré à sa science ?

Quelques-uns, messieurs Flaubert, Zola, Guy de Maupassant se plaisent, pour la plus grande gloire de la bête humaine, sans doute, à nous la présenter sous ses aspects les plus bestiaux, à nous donner une monstrueuse analyse sous laquelle, avec une incomparable puissance de style et d'expressions, ils insistent à nous faire voir l'animal dans l'homme.

Le grand livre de la Vie, n'est-il pas ouvert librement à tous ceux qui veulent approfondir le triste côté de la brute intelligente ? Pourquoi donc insister sur ces grossières et cruelles images ? Serait-ce, pour affiner l'acuité de nos sensations intellectuelles, déjà passablement aiguisées par la grande névrose due à l'ébranlement moral de cette fin de siècle ? Mais alors pourquoi four-

voyer l'âme dans ce naturalisme excessif, que peut-elle avoir de commun avec ces effets purement physiologiques? Nous trouvons plus conséquents les grands penseurs de l'école positiviste, les Spencer, les Auguste Comte, les Littré qui, en faisant abstraction de tout spiritualisme, nient l'âme essence divine, provenant d'un christianisme plein d'espérance, pour nous laisser la matière, c'est-à-dire, le néant. De cette doctrine froide et acérée naît un pessimisme angoissé, une inquiétude passionnelle de tout l'être moral qui conduit à l'inévitable désespoir où s'engloutissent les disciples du matérialisme.

La triste et courte carrière de Alfred de Musset mort à quarante-sept ans dans toute la plénitude de son génie en est une preuve irrécusable. Qui ne connaît les indicibles tortures morales de ce pauvre désillusionné, de cette âme parfaitement affolée par le désespoir et le doute! Après l'auteur de Rolla, nous pourrions citer encore l'illustre neveu de Flaubert, Guy de Maupassant, frappé d'aliénation mentale causée par une trop forte tension cerébrale, et emporté, lui aussi, par la fièvre du siècle! Si nous ne craignions de nous égarer dans trop de digressions ce ne sont pas les exemples qui manqueraient, mais retournons à notre étude.

D'autres contemporains, et le sujet de cette étude est du nombre, se livrent tout entier à une analyse scrutatrice de l'être spirituel. M. Bourget l'avoue lui-même, il est maniaque de psychologie et amoureux passionné de l'analyse. Disciple de Kant et de Spinoza, grand admirateur de Stendhal, il se délecte dans le détail, toute sensation est disséquée avec une telle ingénuosité que chaque fibre du système nerveux en est affectée; on est hypnotisé par la hardiesse du style aussi bien que par la témérité de l'expression.

Sous le lyrisme de ce style magnifique, sous l'exquise harmonie de mots exprimant avec précision ses théories, nous trouvons les romans de M. Bourget empreints d'un pessimisme navrant devant lequel l'illusion, cette panacée du cœur humain, s'envole à jamais !

Au nombre de ses critiques, philosophiques ou littéraires, il nous faut citer, Essais de psychologie contemporaine.

Dans cet ouvrage l'auteur a mis en réquisition sa remarquable puissance d'analyse, c'est une vivisection psychologique de l'école moderne. Ses critiques les mieux réussies sont celles de Renan, de Taine et de Stendahl, on y rencontre des phrases délicieuses qui trahissent le poète, c'est ainsi qu'avec une exquise délicatesse M. Bourget nous fait apprécier la beauté du style de Renan, écoutez-le :

“ Et une fleur de sauge a grandi, mystérieuse comme cet océan, triste comme ces landes, solitaire comme ces rochers. En parcourant les livres de M. Renan, vous rencontrerez plus d'un pétale de cette fleur, pris entre les feuillets et parfumant de sa fine senteur les dissertations de l'exégèse ou les arguments de la métaphysique.”

Plus loin, en parlant de Taine, il nous dit : “ Il n'existe point, dans la littérature actuelle, de style plus systématique, et dont tous les procédés traduisent mieux les partis pris d'une pensée sûre d'elle-même. Chaque période d'une de ces fortes pages est un argument, chaque membre de ces périodes une preuve, à l'appui d'une thèse que le paragraphe tout entier soutient, et ce paragraphe lui-même se lie étroitement au chapitre, lequel se lie à l'ensemble, si bien que, pareil à une pyramide, tout l'ouvrage converge, depuis les plus minces molécules des pierres des assises jusqu'au

bloc du rocher de la cime, vers une pointe suprême et qui attire à elle la masse entière," etc.

Les admirateurs de M. Taine ont, sans doute, pensé tout cela, mais il fallait pour l'exprimer la phrase forte et concise de M. Bourget.

Dans Sensations d'Italie, pure coquetterie d'auteur, il s'étudie à ne point parler des grandes métropoles italiennes décrites avec tant d'esprit par Théophile Gautier. Dans des pages exquises il nous peint en dilettante l'incomparable panorama de la péninsule latine.

Une certaine joaillerie de détail, parsemée çà et là de souvenirs historiques, fait, de ce livre, un véritable écrin littéraire.

Passons maintenant aux romans de M. Bourget où ses qualités d'analyseur font passer le lecteur par un monde d'impressions bizarres, étranges, indescriptibles.

Quelques-uns en les lisant éprouvent le même plaisir qu'un gourmet dans la dégustation d'un gibier bien à point.

D'autres, cela dépend des tempéraments, se laissent aller aux charmes d'un intérêt poignant, qui ne les abandonne qu'aux dernières lignes du volume.

L'Irréparable est l'histoire d'une âme tourmentée par le remords, l'héroïne a commis une faute, très commune d'ailleurs dans le roman moderne, elle se tue de désespoir!

Deuxième Amour, c'est une pauvre désillusionnée qui ayant été trompée une fois, jure mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Dans l'Irréparable ainsi que dans Deuxième Amour la conduite des deux héros ne peut être considérée criminelle qu'aux yeux de gens qui croient à la responsabilité morale, mais ce sont deux déséquilibrés

dont les facultés morales ont été annulées par une éducation malsaine et la profonde corruption du milieu dans lequel ils ont vécu.

De tels hommes sont-ils responsables de leurs actes? Certainement, la société le réclame et la religion le demande.

Dans Cruelle Enigne, drame puissamment émouvant, M. Bourget met à nu, avec tout l'entrain d'un habile chirurgien, les angoisses de deux cœurs profondément troublés, affolés par une suite de circonstances qu'il plaît à l'auteur de trouver énigmatiques! — Crime d'amour, est selon M. Lemaître, le chef-d'œuvre de M. Bourget, et l'un des plus beaux romans qu'on ait écrits dans ces vingt dernières années, car, dit-il, "je n'en vois point où l'on rencontre à la fois tant de force d'analyse et tant d'émotions, ni qui présente, aux plus distingués d'entre nous, un plus fidèle miroir de leur âme." Il nous semble qu'antérieurement à M. Bourget, Balzac et Flaubert, l'un dans la Peau de Chagrin, l'autre dans Mme Bovary ont donné une analyse approfondie des passions de l'amour?

L'auteur d'André Cornélis aurait-il voulu dépasser les maîtres en pénétrant plus avant dans les sinuosité de la pensée humaine, alors qu'avec une merveilleuse lucidité il étudie l'homme dans les sentiments les plus raffinés, les plus délicats, qu'il l'érige en juge devant les faiblesses d'une mère, ou, encore, devant la moralité plus que douteuse d'un père?

Les angoisses prolongées d'André Cornélis qui, après une longue agonie morale causée par un enchaînement de faits tragiques, finit par assassiner son beau-père M. de Terremonde, sont décrites avec un réalisme poignant.

Sans ôter à cette œuvre populaire un iota de son mérite nous ne pouvons nous empêcher de la trouver tant

soit peu exagérée dans la surabondance des détails, nous restons pourtant sous le charme et admirons la façon incomparable avec laquelle M. Bourget fait l'anatomie de cette nature exaltée. Chaque situation est palpitante d'intérêt et jùsqu'à la dernière ligne nous sommes électrisés par le génie de cet impitoyable analyseur; puis, le livre fermé, nous nous posons cette question : Est-ce bien là une des phases de la vie ordinaire ? et faisons-nous réellement partie de cette triste humanité ? La réponse n'est guère consolante. Un indicible malaise s'empare de notre cœur et nous en venons à regretter l'aile protectrice de l'Ange gardien de nos premières années.

Il nous reste maintenant à donner une esquisse, hélas, bien imparfaite des deux derniers romans de M. Bourget : Cosmopolis et Disciple.

Quelle audace de style dans le détail ! Quel rêve intense possédait Bourget lorsqu'il les écrivait ! mais, aussi, quelle savante analyse de l'être moral !

Les théories brûlantes qui se présentent aux lecteurs de Cosmopolis sont : La permanence de la race, la force de l'hérédité toujours prête à se réveiller au premier coup de fouet des passions surexcitées par la force des choses.

Cosmopolis est donc une étude psychologique de races. Les scènes de ce drame réaliste se passent à Rome.

Les acteurs seront : Celtes, Anglo-Saxons, ou Slaves. Chaque vice inhérent à ces différents types de la famille aryenne sera mis en relief, sans trop se préoccuper des susceptiblités nationales.

Justus Hafner, aventurier, dont on ne connaît ni la généalogie, ni la nationalité, ni d'où il vient, ni le moment exact de son apparition dans la grande arène sociale, est un problème vivant, possédant des millions,

de plus une fille charmante, antithèse de son père. Après mille et une péripéties cette délicieuse Fanny Hafner, par une fatalité regrettable tombe sur la preuve irrécusable de la dépravation paternelle, elle cède alors à un désespoir où "le monde sombrerait sans qu'elle s'en aperçût".

Son idole est brisée, sa confiance illimitée dans cet être vénéré jusqu'alors, qu'elle adorait de toute la puissance de son âme, est anéantie. Il ne lui reste plus rien.

Chez Alba Sténo, l'intelligente amie de Fanny Hafner, la déception quoique graduelle, n'en est pas moins écrasante. En remontant journellement des effets aux causes, la pauvre enfant s'aperçoit, un beau jour, qu'elle soupçonne sa mère ! elle plane, dès ce moment dans une atmosphère de doute, puis, brusquement, sans transition, par la perfidie de la mulâtresse, Lydia Maitland, elle se trouve face à face avec la foudroyante réalité : La culpabilité de sa mère ! Le désespoir de cette nature d'élite, joint à un désappointement d'amour, la conduit au suicide.

Dans l'étude psychologique du tempérament de Lydia Maitland, M. Bourget nous démontre les inévitables conséquences de l'hérédité, ainsi que la dégénérescence de race dans cette âme ténébreuse toute imprégnée d'astuce et d'hypocrisie.

Sous les traits de Dorsenne, jeune littérateur parisien qui se flatte " d'intellectualiser les sensations vives " il nous est facile de reconaître l'auteur lui-même. M. Bourget s'analyse avec une certaine complaisance pendant plusieurs pages ; comment dire après cela que l'on ne se connaît pas soi-même !

Nous avons ensuite le caractère de Montfanon, type caractéristique du vieux gentilhomme français, retiré à Rome " pour mourir plus près de St. Pierre " ; avec Dorsenne, il possède toutes les tendresses de l'auteur.

Il serait délicat de nous aventurer plus avant dans l'étude de Cosmopolis, le danger est flagrant ; ajoutons que cet ouvrage peut être placé au nombre des chefs-d'œuvres de l'école... analytique ?

Très fort Disciple, me disait l'autre jour une de nos charmantes mondaines. Oui, très fort, et passablement dangereux pour les esprits faibles. Les théories anti-sociales émises dans Disciple et savourées par la jeunesse, voire même par l'âge mûr d'un siècle à l'agonie, siècle qui a vu naître et mourir le romantisme et sa brillante pléiade, sont d'une logique scabreuse et fort contestable.

D'un coup de sa plume magique, M. Bourget nous fait passer des intrigues passionnées d'une société véreuse aux abstractions profondes d'une métaphysique expérimentale.

Une émotion toute psychologique émeut notre nervosité, notre raison se sent mal à son aise devant cette synthèse si nette, si précise des facultés mentales de l'homme.

L'examen psychique du vieux savant, Adrien Sixte, décrite avec une érudition d'un habitué de la Sorbonne, réveille en nous un ordre d'idées très sérieuses sur la responsabilité inconsciente de ces physiciens psychologiques qui décomposent l'amour comme ils décomposeraient une goutte d'eau.

Messieurs les philosophes, laissez, je vous prie, l'amour aux poètes et l'analyse aux savants. Terminons cette trop imparfaite étude par ces vers d'un pauvre désillusionné:

" Discourons sur les arts, faisons les connaisseurs,
Nous aurons beau changer d'erreur
Comme un libertin de maîtresse,
Les lilas au printemps seront toujours en fleurs,
Et les arts immortels rajeunirout sans cesse.

Discutons nos travers, nos rêves et nos goûts,
Comparons à loisir le moderne et l'antique,
Et ferraillons sous ces drapeaux jaloux.
Quand nous serons au bout de notre rhétorique,
Deux enfants nés d'hier en sauront plus que nous."

5 mars 1895. M. AUGUSTIN.

HISTOIRE DE LA LOUISIANE,

PAR CHARLES GAYARRÉ.

(Extraits.)

La compagnie Occidentale, ou compagnie des Indes devait être composée d'actionnaires, à cinq cents livres par action, et ces actionnaires pouvaient être non seulement des sujets du roi de France, mais des étrangers. Le capital était de cent millions. Les articles suivants étaient les principaux de la charte.

La compagnie avait le privilège exclusif de faire le commerce avec la Louisiane pendant vingt-cinq ans; elle avait aussi le privilège exclusif d'acheter les peaux de castor du Canada, et ce privilège devait durer depuis le premier janvier 1718 jusqu'au 31 décembre 1742. Le roi se réservait le droit, après avoir pris tous les renseignements nécessaires, de fixer la quantité de peaux que la compagnie serait tenue d'acheter des Canadiens, et le prix que les Canadiens en pourraient demander.

Elle avait le pouvoir de faire la guerre ou la paix avec les Indiens. On lui accordait la propriété absolue de toutes les mines qu'elle pourrait découvrir et exploiter.

Elle avait la faculté de faire des concessions de terres, de construire des forts, de lever des troupes, de nommer les gouverneurs de la colonie et les autres officiers, qui cependant ne pouvaient être commissionnés que par le roi, sur présentation faite par les directeurs de la compagnie.

Elle était autorisée à construire des bâtiments de guerre et à faire couler des pièces d'artillerie.

Elle pouvait nommer les juges inférieurs et tous les autres officiers de justice, le roi s'étant réservé seulement la nomination du conseil supérieur.

Les militaires pouvaient entrer au service de la compagnie sans perdre pour cela leur grade dans l'armée ou dans la marine, et les services qu'ils rendraient à la compagnie devaient leur être comptés comme s'ils avaient été rendus au roi.

On ne pouvait saisir, ni entre les mains des directeurs de la compagnie, ni entre celles de son caissier, de ses commis et préposés, les effets, actions et profits des actionnaires, excepté en cas de faillite, banqueroute ouverte, ou décès des dits actionnaires.

Pendant la durée de la charte, les habitants de la Louisiane devaient être exempts de tout impôt, et les marchandises de la compagnie devaient être libres de tous droits d'entrée ou de sortie.

Quant aux droits de la compagnie sur le sol de la Louisiane, dans toute son étendue, elle avait le privilège d'en posséder toutes les portions sur lesquelles elle ferait des améliorations permanentes.

Enfin, la compagnie était revêtue de toute espèce de pouvoirs et de privilèges, à condition qu'elle jurerait foi et hommage au roi et fournirait, à chaque nouveau règne, une couronne d'or de trente marcs.

La Louisiane, quant à la juridiction ecclésiastique, devait continuer de faire partie du diocèse de Québec; la compagnie devait bâtir des églises et en payer le clergé. Elle s'engageait à faire transporter dans la colonie, pendant la durée de sa charte, six mille blancs et trois mille noirs; mais il lui était défendu de faire venir des autres colonies françaises aucun blanc, noir, ou individu quelconque, sans la permission du gouverneur de la Louisiane.

Pendant les deux premières années de l'existence de la compagnie, les directeurs devaient être nommés par le roi ; ensuite ils devaient être élus, tous les trois ans, par les actionnaires. Chaque actionnaire avait droit à une voix par cinquante actions.

Les premiers directeurs nommés par le roi furent Law, directeur général de la banque de France ; d'Artaguette, receveur général des finances d'Auch ; Duché, receveur général des finances de la Rochelle ; Moreau, député du commerce de la ville de St. Malo ; Piou, député du commerce de la ville de Nantes ; Castaignes et Mouchard, négociants de la Rochelle.

La compagnie, étant ainsi organisée, expédia trois navires à la Louisiane, portant trois compagnies d'infanterie et soixante-neuf colons. Ces navires arrivèrent le 9 février 1718, et firent revivre dans la colonie l'espoir de jours meilleurs. Le gouvernement de la Louisiane était définitivement et pour la seconde fois accordé à Bienville. Les colons s'estimèrent heureux de cette nomination de Bienville comme gouverneur. Ayant passé vingt ans dans la colonie, il en connaissait toutes les ressources, tous les besoins, et s'était rendu cher à tous les habitants. Le premier acte de son administration fut de chercher un lieu favorable sur les bords du Mississippi, pour y fixer l'établissement principal de la colonie. Il choisit l'endroit où se trouve maintenant la Nouvelle-Orléans et y laissa cinquante hommes pour nettoyer le terrain et construire des baraques. En cela, il eut la hardiesse d'agir contre les préventions de la cour qui penchait pour Manchac. Bienville eut assez de sagacité pour deviner les ressources et les avantages futurs du site qu'il avait choisi, et l'évènement a prouvé qu'il avait été heureusement inspiré.

. . . .

Crozat avait fait de vains efforts pour commercer avec les Espagnols du Mexique, et pour découvrir des mines de métaux précieux. Les tentatives infructueuses de Crozat servirent de leçon à la compagnie, qui, pour le moment, s'abstint sagement de suivre ses traces. Elle sentit que le commerce exclusif qu'on lui avait accordé avec une province, d'une étendue immense, mais qui n'avait presque pas d'autres habitants que quelques tribus sauvages, ne pouvait donner aucun profit; parce qu'il ne peut pas y avoir de commerce important, là où il n'y a pas d'hommes soumis aux besoins de la civilisation, et pas d'importation surtout, là où il n'y a rien ou peu de chose à recevoir en retour. La compagnie jugea avec raison qu'il fallait encourager l'agriculture, et crut atteindre ce but, en faisant de fortes concessions de terres à plusieurs des personnes les plus riches et les plus puissantes du royaume. En conséquence, elle concéda quatre lieues carrées, sur la rivière des Arkansas, au fameux Ecossais Law, qui jouissait alors d'un grand crédit auprès du régent, qu'il avait fasciné par ses projets de finance. Elle fit plusieurs concessions sur la rivière des Yazoux à une compagnie composée de Le Blanc, secrétaire d'Etat, du comte de Belleville, du marquis d'Auleck, et de Le Blond, qui vint ensuite à la Louisiane, comme commandant en chef du corps des ingénieurs de la province. Aux environs des Natchez, elle fit des concessions à Hubert, le commissaire-ordonnateur, et à une compagnie de marchands de St. Malo; aux Natchitoches, sur la rivière Rouge, à Bernard de la Harpe; aux Tunicas, à St. Reine; à la Pointe-Coupée, à de Meuse. L'endroit où est située maintenant la ville de Bâton-Rouge fut concédé à Diron d'Artaguette; cette partie de la rive droite du Mississippi, qui est vis-à vis le bayou Manchac, à Paris Duvernay; les Tchoupitoulas,

à de Muys; les Oumas, au marquis d'Anconis; les Cannes-Brûlées, au marquis d'Artagnac; la rive opposée, à de Guiche, de la Houssaie et de la Houpe; la baie St. Louis, à Mme de Mézières, et les Pascagoulas, à Mme de Chaumont.

Il avait été stipulé entre la compagnie et Law, qu'il établirait sur les terres qu'elle lui avait concédées quinze cents Allemands, et qu'il entretiendrait un petit corps de cavalerie et d'infanterie pour les protéger. Toutes les autres personnes à qui des concessions avaient été faites, devaient aussi fournir un certain nombre de colons, chacune suivant l'étendue de sa concession. Cette épreuve ne réussit pas. Quelques paysans furent en effet envoyés à la Louisiane par ces grands propriétaires, mais la plupart périrent victimes du climat, et les autres, qui n'étaient pas surveillés par leurs patrons absents, ne se livrèrent à aucune occupation utile.

La compagnie eut donc à tourner toute son attention vers la traite des nègres, et parmi les marchandises qu'elle devait envoyer à la Louisiane, elle eut à déterminer comment serait classée la marchandise vivante qu'elle devait transporter d'Afrique. En conséquence, elle publia ce réglement :

"La compagnie considère comme *pièce d'Inde* tout nègre de dix-sept ans et au-dessus, sans défaut corporel, ainsi que toute négresse de quinze à trente ans.

"Trois négrillons, ou négrites, de huit à dix ans, feront *deux pièces d'Inde*.

"Deux négrillons, au-dessus de dix ans, feront *pièce d'Inde*.

"Il sera accordé aux anciens habitants un an de terme pour la moitié du prix. L'autre moitié devra être payée comptant.

" Sont réputés anciens, les colons qui sont établis depuis deux ans.

" Les nouveaux habitants auront un an et deux ans de terme."

Au mois de juin 1718, des colons, des condamnés et des troupes arrivèrent dans trois navires ; en tout, il y avait huit cents personnes destinées à résider dans la colonie. La note officielle qui suit, copiée dans les archives de la marine, fait voir comment furent répartis les nouveaux venus :

" *Etat de la distribution qui a été faite à la Louisiane des nouveaux habitants qui ont passé sur les frégates la Victoire, la Duchesse de Noailles, et la flûte la Marie :*

Aux Natchitoches, près du poste.

De Laire & Co., avec leurs gens,......	100	hab.
Bernard de la Harpe et ses gens,.....	40	"
Brossard et ses gens,................	11	"
	151	"

Aux Yazoux, près les troupes.

Messieurs Scourion de la Houssaye et leurs gens..............................	82	"

A la Nouvelle-Orléans.

Goy et ses gens......................	9	"
Pigeon...............................	1	"
Rougé et ses gens....................	6	"
Duhamel et ses gens..................	3	"
Bugnot et ses gens...................	9	"
Dufour et sa famille.................	6	"
Marlot de Vernelle et son valet.....	2	"
Le Gras et ses gens..................	4	"

Le Page et ses gens.................	10	hab.
Couturier et ses gens...............	4	"
Robert, son fils et sa fille............	3	"
Les trois frères Orillaut, et trois hommes à eux..................................	6	"
Un maçon, un perruquier, un chirurgien avec leurs aides........................	5	"
Total....................	68	"

Au bas de cette note est cette apostille : "à placer le plus près possible de la ville, ou en ville même, avec des jardins."

....

Sur ces entrefaites, les directeurs de la compagnie ayant appelé l'attention du gouvernement sur les changements que de nouvelles circonstances demandaient dans l'ancien régime de la colonie, le conseil supérieur de la Louisiane fut réformé par un édit du mois de septembre.

D'après cette ordonnance royale, le nouveau conseil devait être composé des directeurs de la compagnie qui se trouveraient dans la colonie, du gouverneur, des deux lieutenants de roi, de quatre conseillers, d'un procureur général et d'un greffier. Le quorum en fut fixé à trois membres pour les affaires civiles et à cinq pour les affaires criminelles. Au cas qu'il ne pût pas y avoir de quorum, à cause d'absence ou de maladie, les membres présents avaient le pouvoir de se compléter en choisissant parmi les notables de la colonie. Le conseil avait juridiction en dernier ressort et devait siéger tous les mois. Jusqu'alors, le conseil avait été le seul tribunal de la province, mais la population ayant augmenté, il fallut créer des tribunaux inférieurs, et l'on institua comme juges les directeurs de la compagnie ou leurs

agents, dans les différentes localités où ils pourraient résider, lesquels, avec deux habitants notables du voisinage, pouvaient prendre connaissance d'une affaire civile. Dans toute affaire criminelle, il fallait qu'ils s'adjoignissent quatre habitants ayant les mêmes qualifications que pour une affaire civile. Mais leurs jugements pouvaient, dans tous les cas, être revisés en appel par le conseil supérieur, bien qu'ils pussent être exécutés provisoirement. Il est à remarquer qu'il était stipulé que les jugements du conseil supérieur devaient être rendus sans frais.

Le premier conseil supérieur, sous l'administration de la compagnie, fut composé de Bienville, gouverneur, d'Hubert, commissaire-ordonnateur et premier conseiller, de Boisbriant et Chateaugné, lieutenants de roi ; L'Archambault, Villardo et Legas, étaient les autres conseillers. Le procureur général était Cartier de Baune. Couture était le secrétaire du conseil.

Quoique le gouverneur occupât la place d'honneur au conseil, le premier conseiller en était le véritable président. Il recueillait les voix et prononçait les jugements. Dans toutes les procédures préliminaires, comme l'apposition des scellés, les inventaires et autres actes semblables, il remplissait les fonctions de juge de première instance.

Bienville désirait vivement transporter le siège du gouvernement sur les bords du Mississippi, sur le site actuel de la Nouvelle-Orléans, à l'endroit où il avait envoyé cinquante hommes, l'année précédente, pour déblayer le terrain. Mais il trouva de l'opposition dans les officiers qui partageaient avec lui le commandement et qui étaient soutenus par le commissaire-ordonnateur Hubert, ainsi que par les directeurs de la compagnie. Une crue considérable du fleuve, qui couvrit le terrain

dont on discutait les avantages, trancha pour le moment la question. Les adversaires du projet de Bienville donnèrent pour raison, que la colonie n'avait pas les moyens nécessaires pour élever les digues dont il faudrait entourer cet établissement. Hubert voulait que le siège du gouvernement fût établi aux Natchez, mais comme il y avait de larges concessions de terres, on se méfia des motifs de sa prédilection. L'Archambault, Villardo et Legas, dont les vues se portaient plutôt sur le commerce que sur l'agriculture, ne voulaient pas quitter le littoral de la mer et recommandaient le côté Est de la baie de Biloxi. Cette opinion ayant prévalu, l'on y envoya un détachement pour y construire des logements et des casernes. Cet endroit fut ensuite connu sous le nom de nouveau Biloxi, pour le distinguer du premier établissement, qui fut appelé, depuis lors, le vieux Biloxi.

A cette époque, la colonie commençait à sortir un peu de son état de langueur. On travaillait à la terre dont on avait remarqué l'extrême fertilité et on l'avait trouvée admirablement adaptée à la culture du riz, de l'indigo, du tabac et du coton. Mais les laboureurs européens avaient presque tous succombé à la malignité du climat, de sorte que la compagnie avait été contrainte de compter seulement sur les bras qu'elle emprunterait à l'Afrique, pour cultiver la terre, sous un soleil brûlant que l'homme blanc ne paraissait pas pouvoir supporter. Elle avait, à plusieurs reprises, envoyé chercher des nègres en Guinée et avait introduit dans la colonie un millier d'esclaves qui, par leur travail, avaient répondu à ses espérances.



NOTRE AMI BOB.

C'était l'enfant gâté de la maison.
Nous l'aimions tous.—Il était bon garçon,
Jamais hargneux.—Quoiqu'on dise ou qu'on fasse
Toujours muet, toujours de bonne grâce.
Soumis, docile ; et fidèle, avant tout,
Belle vertu, rare aujourd'hui surtout.
Il suffisait d'un mot, d'un geste à peine,
Et, sans humeur et la face sereine,
Il bondissait, anxieux d'obéir.
Bob ne coûtait pas grand' chose à nourrir,
Je dois ici le dire à sa louange,
Car il aimait de tout ce qui se mange,
Et n'enviait de mets plus délicats
Que le rebus qui reste au fonds des plats.
De vêtements hélas ! il n'avait guère,
Peu soucieux si Décembre est sévère,
Qu'à la Saint-Jean le soleil soit de plomb,
Ou qu'un habit fut trop court ou trop long.

Mais à présent une place est déserte,
Là dans un coin ; et nous pleurons la perte
D'un bon ami, d'un fidèle gardien.

Un beau matin, (—Bob n'était pas chrétien
Et ce fut là sa seule sépulture,)
On l'emporta comme une vile ordure,
Dans un sac gris en guise de cercueil,
Sans le dernier regard d'une âme en deuil.

....

Bob n'était rien qu'un chien, disons le vite,
Mais sous le poil battait un cœur d'élite.

E. GRIMA.

Mars 1895.